ズーム

ZOOM JAPON

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 123 - septembre 2022

3e âge
L'expérience japonaise

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO **Notre labo**



Plan 75, film de Hayakawa Chie dont *Zoom Japon* est fier d'être le partenaire de la sortie, le 7 septembre, nous a conduits à nous interroger sur la situation du 3e âge au Japon. Le long-métrage raconte comment le gouvernement tente de gérer le vieillissement de sa population en proposant aux plus de 75 ans de choisir la possibilité de mourir. Cela pose évidemment la question de la transformation de la société dans un pays où déjà près de 30 % des habitants ont plus de 65 ans. C'est un sujet qui est aujourd'hui au cœur des préoccupations des Japonais, mais c'est aussi ce qui nous guette en Europe et dans les pays industrialisés où la natalité est en baisse. Nous vous invitons à y réfléchir dans ce numéro de rentrée.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

Le regard d'Eric Rechsteiner

Arrondissement de Chiyoda, Tôkyô



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Après deux ans d'interruption, les festivals (*matsuri*) ont repris dans la capitale japonaise malgré un rebond épidémique sans précédent. En témoigne le *nôryô matsuri* au sanctuaire Kanda Myôjin où sont venus nombreux et masqués les Japonais en quête de réjouissances. Les touristes étrangers étaient, quant à eux, peu nombreux dans la mesure où les restrictions pour les accueillir restent importantes. Seulement 8 000 ont pu entrer dans l'Archipel en juillet !

369,5 **millions. Tel est le nombre de tasses de café jetables qui ont été utilisées au Japon en 2020. Malgré les efforts entrepris pour réduire les déchets, comme le service de tasses réutilisables de Starbucks Japan, ce chiffre reste impressionnant. D'après Greenpeace Japon, empilées, elles équivaudraient à 60 000 Tokyo Skytrees.**

DÉFENSE **Inquiétude vis-à-vis de Pékin et Moscou**

Dans son rapport annuel, le ministère de la Défense met en évidence les liens de coopération entre la Russie et la Chine pour contrer les États-Unis. Les récentes manœuvres militaires maritimes et aériennes conjointes entre la Russie et la Chine autour du Japon, avec des navires de guerre qui s'approchent des eaux japonaises et des bombardiers qui survolent l'Archipel, en témoignent.

POLITIQUE **La mauvaise influence religieuse**

L'assassinat de l'ancien Premier ministre Abe Shinzô, le 8 juillet, n'a pas fini de faire des vagues. Selon un sondage réalisé les 30 et 31 juillet par l'agence de presse Kyôdô, plus de 80 % des personnes interrogées ont déclaré que les relations entre la secte Moon et les politiciens devaient être révélées, et 53 % ont exprimé leur opposition aux funérailles nationales que le pouvoir veut organiser.

Maison de la culture du Japon à Paris

パリ日本文化会館

CINÉMA

Septembre 2022 → Mars 2023

UN AN AVEC TORA SAN

Le monument du cinéma populaire japonais

男はつらいよ

Après le succès de la première partie de la rétrospective consacrée à la série “C’est dur d’être un homme”, préparez-vous à la suite des aventures de Tora san !

Films présentés en vostf

Restauration numérique réalisée en 4K

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS

101 bis, quai Jacques Chirac 75015 Paris.

https://www.mcjp.fr/

Ligne 6 : M° Bir-Hakeim

RER C : Champ de Mars – Tour Eiffel

Grande salle (niveau -3)

Tarif 6 €

(TR et adhérent mcjp 3 €)

Réservation en ligne





Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Avec près de 30 % de la population ayant plus de 65 ans, le Japon travaille sur le projet de "société de la longévité" (chôju shakai).

3e âge : l'expérience japonaise

Pour Akiyama Hiroko, spécialiste en gérontologie, le Japon doit être pionnier dans la gestion du vieillissement.

Alors que la population du Japon et du reste du monde vieillit, nous devons reconsidérer le rôle des personnes âgées dans notre société. *Zoom Japon* s'est entretenu de cette question importante avec Akiyama Hiroko, professeur émérite à l'Université de Tôkyô et membre de l'Institut de gérontologie (IOG). Cette experte en gérontologie a passé 30 ans aux Etats-Unis où elle a obtenu un doctorat en psychologie à l'Université de l'Illinois.

Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à la gérontologie ?

Akiyama Hiroko : Je me suis d'abord spécialisée en psychologie sociale. La gérontologie est un domaine interdisciplinaire car elle a des liens avec la médecine, l'économie, la psychologie et la sociologie. C'est pourquoi le parcours de chaque expert est différent. Il n'est pas possible d'aborder et de résoudre les problèmes sociaux par le biais d'une seule discipline universitaire, c'est pourquoi il s'agit d'un système où tout le monde travaille ensemble. L'IOG regroupe des chercheurs des dix facultés de l'Université de Tôkyô, dont la médecine, l'économie, etc.
Bref, pour répondre à votre question, j'ai étudié les problèmes liés au vieillissement de la société du point de vue du citoyen. C'est un nouveau domaine plein de possibilités, car nous allons vers une société où les gens vivront centenaires. À cet égard, le Japon est l'endroit idéal, car il fait partie des pays qui vieillissent le plus vite au monde et le pourcentage de personnes âgées de plus de 65 ans y représente déjà environ 30 % de la population totale.

Il semble que la recherche sur le vieillissement au Japon soit principalement orientée vers la gériatrie (prévention et traitement des maladies et des handicaps des personnes âgées), tandis que les possibilités d'étudier la gérontologie sont rares. Comment cela se fait-il ?

A. H. : La raison pour laquelle le Japon est en retard dans l'étude approfondie des problèmes des personnes âgées est que la famille est traditionnellement désignée pour s'occuper d'elles. Dans le passé, les familles multigénérationnelles (les personnes âgées vivant avec leurs enfants et petits-enfants) étaient courantes au Japon. Le gouvernement confiait aux jeunes générations le soin de s'occuper des personnes âgées et ne s'impliquait pas. Cependant, comme vous le savez, la structure familiale a rapidement changé et le nombre de ménages où les personnes âgées vivent seules a considé-

rablement augmenté. En effet, nous vivons plus longtemps et les enfants ne peuvent plus assumer seuls la responsabilité de s'occuper de leurs parents. Même le système actuel de protection sociale ne peut plus faire face à la situation. Nous devons donc proposer des politiques différentes, un nouveau système qui reflète l'évolution des temps.

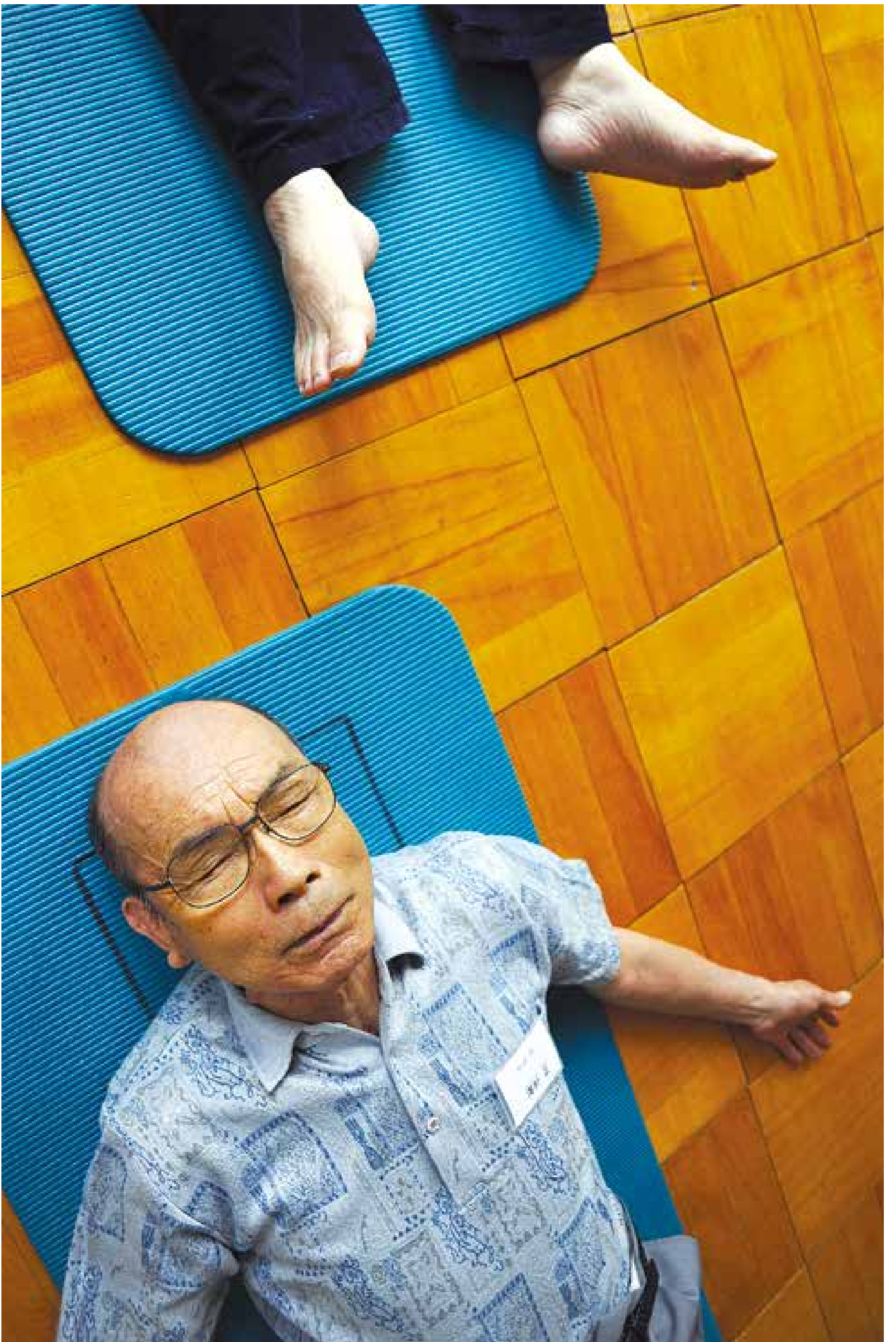
En effet, il est assez difficile pour les sexagénaires de s'occuper de leurs parents. Nous entendons parfois parler de personnes qui ont tué leurs parents parce qu'elles ne pouvaient pas supporter le stress physique et mental.

A. H. : Les "*baby boomers*" ont aujourd'hui environ 75 ans et leur opinion sur la vieillesse est très différente de celle de leurs parents. D'une part, beaucoup d'entre eux ne s'attendent pas à être pris en charge par leurs enfants. C'est particulièrement vrai dans les zones urbaines. La situation peut être différente à la campagne, mais de plus en plus de Japonais ne veulent pas être un fardeau pour leurs enfants et souhaitent être indépendants et vivre en bonne santé.

Aujourd'hui encore, l'idée que les personnes âgées sont inutiles prévaut.

A. H. : C'est une idée fausse très répandue. De nos jours, de plus en plus de personnes vivent jusqu'à 100 ans. Comment pouvez-vous dire qu'ils sont vieux lorsqu'ils atteignent l'âge de la retraite ? Comment pouvez-vous dire que leur vie est terminée à 60 ans ? En tout cas, il suffit de regarder les statistiques pour constater que le niveau de santé des personnes âgées d'aujourd'hui est complètement différent de celui d'il y a une génération. Par exemple, elles marchent plus rapidement, ont des poignets plus forts et sont de manière générale en meilleure santé. En outre, elles sont également plus actives. De nombreuses personnes âgées de 60 à 70 ans, par exemple, décident de poursuivre leurs études. En d'autres termes, elles veulent être actives autant que possible. Je crois que c'est particulièrement vrai au Japon.

De nos jours, on parle souvent d'une seconde vie qui commence après la retraite. Je suis allée en Italie et en France et j'en ai parlé avec des locaux, et leur réaction habituelle est la suivante : *"travailler, vous rigolez ?" (rires)* Il semblerait que les Italiens sont heureux s'ils peuvent prendre leur retraite plus tôt que l'âge habituel. Ils veulent se débarrasser de leur emploi le plus tôt possible et, une fois retraités, ils veulent simplement profiter de la vie. Pour eux, c'est comme de longues vacances. Ce n'est pas le cas au Japon. De nombreux sexagénaires et septuagénaires décident de continuer à travailler, mais d'une manière différente, plus flexible, peut-être seulement deux fois par semaine. Ils cherchent un emploi où ils peuvent décider quand et combien de temps ils vont travailler, c'est l'essentiel. Et ils ne le font pas uniquement pour des raisons économiques (par exemple, pour avoir une petite pension). Beaucoup veulent continuer à jouer un rôle et être en lien avec la société. Dans ce contexte, nous cherchons à créer un environnement où les personnes âgées peuvent travailler aussi longtemps qu'elles le souhaitent. Bien sûr, nous vivons à une époque où la population japonaise diminue et où le nombre de jeunes travailleurs est en baisse. En ce sens, je pense que les personnes âgées peuvent constituer une ressource humaine importante.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Beaucoup de sexagénaires veulent continuer à jouer un rôle dans la société.

Depuis quelques années, on parle beaucoup de "la société du vieillissement". Cependant, certaines personnes préfèrent maintenant l'appeler *chôju shakai,* autrement dit "la société de la longévité". Je suppose que vous êtes d'accord avec eux ?

A. H. : Bien sûr. Il fut un temps où les Japonais aspiraient au même type de vie. Le parcours de vie des hommes (du moins ceux qui vivaient dans les villes) était de trouver un emploi dès la fin de l'université et de travailler pour la



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Akiyama Hiroko, professeur émérite à l'Université de Tôkyô et membre de l'Institut de gérontologie (IOG), se sent particulièrement concernée par la question.

même entreprise toute leur vie jusqu'à l'âge de la retraite. Les femmes pouvaient travailler après avoir obtenu leur diplôme, mais elles quittaient leur emploi après s'être mariées et avoir eu un enfant. Cette façon de faire était considérée comme correcte et décente. Cependant, beaucoup de choses ont changé au cours des 30 dernières années environ. Nous vivons plus longtemps et pouvons planifier notre vie différemment. Aujourd'hui, par exemple, vous pouvez avoir deux carrières au lieu d'une, et vous pouvez en changer à tout moment. Récemment, il est même devenu possible d'avoir un emploi secondaire. C'est un mode de vie très différent de celui de nos grands-parents. Je pense que c'est un changement très positif.

Je ne veux pas dire pour autant que la vie devient plus facile. Bien sûr, il reste divers problèmes à résoudre. Par exemple, un plus grand nombre de personnes âgées peuvent être en bonne santé physique, mais souffrir de démence. Mais en même temps, je pense que nous avons atteint un nouveau degré de liberté, il y a de nouvelles possibilités qui n'ont jamais existé auparavant.

C'est également une bonne nouvelle pour l'économie. Plus de personnes vivant plus longtemps, cela signifie de nouveaux défis mais aussi de nouvelles possibilités d'innovation. Il y a un nouveau marché en expansion. C'est une véritable mine d'or. Par conséquent, de nombreuses entreprises peuvent faire beaucoup de choses pour résoudre le problème lié à la vieillesse. Il peut s'agir de logement, de transport ou de nourriture, les possibilités sont infinies. Si tout est bien fait, nous pouvons créer une nouvelle économie, et le Japon est en tête de liste à cet égard, car nous connaissons déjà cette situation, mais toutes les autres nations vieillissent aussi. Même en Afrique, l'espérance de vie augmente. Jusqu'à présent, les pays africains avaient une mortalité infantile élevée. Mais maintenant, les maladies chroniques sont devenues la première cause de décès. C'est un signe évident que les populations africaines vieillissent elles aussi.

Cependant, bien que d'autres pays commencent à avoir les mêmes problèmes, ils ont cinq, dix ou vingt ans de retard sur le Japon. Bien sûr, ils peuvent suivre notre exemple. Le Japon, au contraire, n'a pas de modèle à suivre. Nous sommes les pionniers et nous devons trouver les solutions. Cela signifie que nous pouvons ensuite vendre ces innovations à l'étranger. C'est un énorme marché mondial qui ne demande qu'à être exploité. Prenons l'Asie. La Chine vieillit rapidement. Il en va de même pour l'Inde. Pensez aux deux plus grandes populations du monde qui vieillissent. C'est un nombre extraordinaire de personnes âgées. Les entreprises japonaises devraient chercher à pénétrer cet énorme marché. C'est une opportunité qu'elles ne peuvent pas manquer.

Que faudrait-il faire pour changer l'opinion des gens sur le vieillissement ?

A. H. : Je suis consciente qu'il existe à la fois de nombreux défis et de nouvelles possibilités. Il est donc préférable de se concentrer sur la pensée positive et d'envisager toutes les choses que les septuagénaires et octogénaires peuvent faire à l'avenir. Comme je l'ai mentionné précédemment, les personnes âgées étaient habituées à être prises en charge par leurs enfants. Mais aujourd'hui, elles veulent être indépendantes. Elles veulent continuer à prendre leurs propres décisions au lieu de tout reporter sur leurs enfants.

L'Institut de gérontologie a lancé le Kamakura Living Lab [Kamakura est une ville au sud

de Tôkyô], une plateforme d'innovation ouverte. De nombreuses entreprises proposent et testent de nouvelles idées. L'une d'entre elles est le service de surveillance. Il s'adresse principalement aux enfants, et non à leurs parents âgés. Les entreprises ont mis au point diverses nouvelles technologies permettant aux enfants adultes de surveiller leurs parents à distance en plaçant des capteurs dans la maison, afin d'être informés de leur sécurité et de leur santé. Cela peut être très rassurant pour les enfants qui ne peuvent pas garder constamment un œil sur leurs parents. Le problème est que les personnes âgées n'aiment pas ça. Ils ne veulent pas être surveillés par les enfants. C'est ennuyeux. Elles veulent jouer un rôle plus actif, et pas seulement être traitées comme des enfants. Par exemple, lorsqu'elles prennent un bain, elles veulent qu'on les avertisse si elles peuvent le prendre, et non qu'on informe les enfants lorsqu'elles tombent ou se sentent mal dans la baignoire. Par exemple, un capteur portable peut vous indiquer votre rythme cardiaque et votre tension artérielle, et si votre tension artérielle est élevée, vous devriez attendre demain matin pour prendre votre bain. C'est une bien meilleure option pour les personnes âgées. Cela leur donne une chance de se surveiller et de se prendre en charge. En bref, les entreprises doivent comprendre quels sont les besoins réels des personnes âgées. Elles doivent se concentrer sur ces questions, et non sur les besoins de leurs enfants. Évidemment, les enfants s'inquiètent pour leurs parents et leurs propres responsabilités ; ils veulent être rassurés que leurs parents sont toujours en vie. Mais là n'est pas la question. Nous pouvons avoir une vie relativement normale même lorsque notre corps s'affaiblit. Ces choses doivent être faites de manière à ne pas blesser les parents dans leur amour-propre. Concentrons-nous donc sur ce qui leur pose problème et sur le type de vie qu'ils souhaitent mener.

Vous avez rencontré et parlé à de nombreuses personnes âgées au cours de vos recherches. Quelles sont leurs plaintes les plus courantes ?

A. H. : Elles n'aiment pas être catégoriquement perçues comme faibles et vulnérables. Elles pensent qu'elles peuvent encore vivre comme avant, à condition d'avoir les bons outils et un peu de soutien. Après tout, il y a des personnes de 70 et 80 ans qui sont encore en bonne santé et actives, l'âge n'est donc pas nécessairement un facteur. De plus, dans le passé, il n'y avait pas beaucoup de possibilités de logement pour les personnes âgées, de sorte que la plupart d'entre elles finissaient par vivre soit avec leurs enfants, soit dans un établissement de soins de longue durée, mais aujourd'hui elles ont plus de choix. Une autre question encore est de savoir quand et comment mettre fin à sa propre vie, comme le montre le film *Plan 75* (voir pp. 10-13). Je pense que de plus en plus de personnes veulent décider elles-mêmes de la manière dont elles entreprendront leur dernier voyage. Si vous êtes atteint d'un cancer, par exemple, il existe aujourd'hui différentes méthodes de traitement, mais certaines personnes ne souhaitent pas suivre un traitement long et douloureux et décident plutôt d'en finir rapidement.

A l'IOG, vous ne faites pas seulement de la recherche en laboratoire, mais vous participez à une expérience sociale, également appelée recherche-action. Il semble que vous soyez particulièrement actifs dans les préfectures de Chiba et de Fukui.

A. H. : Nous menons une enquête auprès de 6 000 personnes âgées tous les trois ans depuis 1987. L'objectif principal est d'identifier les problèmes que nous devons résoudre dans une société qui vieillit rapidement. Cependant, lorsque je suis retournée au Japon, il y a environ 25 ans, j'ai eu le sentiment que ce que nous devions faire maintenant était de chercher des solutions et de prendre des mesures. C'est ainsi que ce nouveau projet a vu le jour. L'objet de notre recherche est le développement communautaire à l'ère de la longévité. La reconstruction de l'infrastructure sociale des villes ordinaires, tant dans les zones métropolitaines que dans les zones rurales, implique bien plus que la fourniture de logements, de routes ou de transports. Nous devons préparer un système médical et de soins de longue durée adéquate. Nous devons également créer davantage de possibilités d'apprentissage tout au long de la vie et d'emploi pour les personnes âgées qui travaillent. Notre objectif ultime est de reconstruire les villes pour une société où les gens vont vivre pendant 100 ans. Comme vous pouvez l'imaginer, cela demande beaucoup de travail car la société actuelle a été créée lorsque l'espérance de vie n'était que de 50 ans environ. Kashiwa, dans la préfecture de Chiba, est une ville de banlieue typique. Nous avons créé une équipe de recherche avec les habitants et les responsables locaux pour étudier les problèmes auxquels les personnes âgées sont confrontées aujourd'hui, comme le transport et les soins médicaux. C'est pourquoi notre équipe comprend, entre autres, un professeur d'ingénierie mécanique et un professeur de droit. Des entreprises telles que Toyota, Nissan et Mazda sont également impliquées. Ainsi, nous serons en mesure de développer un nouveau moyen de transport. Quant aux soins médicaux, ils ne devraient pas être centrés sur les hôpitaux comme c'était le cas jusqu'à présent, mais plutôt sur un système de soins complet basé sur la communauté. En d'autres termes, nous voulons créer un modèle dans lequel vous pouvez recevoir des soins médicaux et des soins de longue durée où que vous viviez sans avoir à vous inquiéter. De nombreux problèmes se recoupent entre la zone métropolitaine et des régions plus rurales comme Fukui, mais chaque endroit est également unique à certains égards et nous devons également tenir compte de ces différences.

Et vous ? Avez-vous des souhaits personnels pour la société japonaise de demain ?

A. H. : J'espère qu'elle deviendra un endroit où les gens pourront rester actifs jusqu'à un âge avancé. Au Japon, comme dans de nombreux autres pays, il y a encore beaucoup d'âgismes. Le calendrier japonais prévoit un jour où nous honorons les personnes âgées, mais respecter vraiment quelqu'un signifie plus que cela. Nous (je m'inclus dans cette catégorie) ne voulons pas être mis sur un piédestal et honorés comme quelqu'un qui est déjà mort. Nous pensons que nous pouvons encore contribuer à la société, même en vieillissant, même si notre contribution est modeste. Les gens devraient être jugés individuellement, et non comme appartenant à un certain groupe d'âge. Après tout, certaines personnes sont vraiment faibles même à 60 ans, tandis que d'autres sont très énergiques même à 80 ans.

Par le passé, nous nous sommes concentrés sur l'allongement de notre espérance de vie. Puis, dans les années 1980, l'espérance de vie moyenne des pays développés a atteint environ 80 ans. Cependant, nous avons constaté que de nombreuses personnes âgées vivaient en mauvaise santé, voire étaient alitées. Aujourd'hui, nous nous efforçons d'allonger l'espérance de vie "en bonne santé", que nous définissons comme le nombre moyen d'années qu'une personne peut espérer vivre en "pleine santé" (c'est-à-dire en excluant les années vécues en moins bonne santé en raison de maladies et/ou de blessures). Il s'agit, bien entendu, d'une bonne chose pour les individus et la société dans son ensemble. L'espérance de vie en bonne santé est un objectif important à l'heure actuelle, mais pour moi, il est également important que chaque personne reste engagée et connectée à la société, en assumant peut-être un nouveau rôle. L'extension de l'"espérance de vie engagée" est notre prochain objectif. A cet égard, la structure des villes doit être modifiée de manière à permettre aux personnes âgées de sortir et de jouer un rôle actif, et le système social doit être réorganisé de manière à ce que les personnes âgées puissent poursuivre de nouveaux objectifs, y compris celui de s'instruire.

Propos réueillis par Gianni Simone

EXPÉRIENCE **Face à la mort solitaire**

Plusieurs entreprises spécialisées se sont créées pour gérer les cas de plus en plus nombreux de décès dans l'isolement.



Kansai Clean Service

La mort solitaire (kodokushi) *est un phénomène en progression dans l'Archipel.*

Dans un Japon qui vieillit rapidement, sur fond de montée en puissance de la famille nucléaire et de l'affaiblissement des relations de voisinage, un nombre croissant de personnes meurent seules chez elles – généralement de causes naturelles – et leur corps est retrouvé plusieurs jours ou semaines plus tard par les voisins ou les autorités locales. Le *kodokushi* (mort solitaire), comme on l'appelle en japonais, comprend aussi les suicides. Cependant, les personnes âgées qui meurent soudainement à la suite d'une crise cardiaque ou d'autres maladies représentent sans aucun doute une grande partie du total. Il ne pourrait en être autrement puisque, selon le dernier recensement, 30 % de la population japonaise (35,33 millions) est âgée de plus de 65 ans, dont 6,71 millions vivent seuls.

Selon une enquête menée par un groupe de recherche du ministère de la Santé, du Travail et de la Protection sociale auprès des personnes âgées de plus de 18 ans, 12 % des adultes japonais répondent à la définition de "personnes vivant dans l'isolement", ce qui signifie qu'elles n'ont pas parlé pendant deux semaines et qu'elles n'ont pas pu ou voulu participer à des activités sociales. Là encore, les personnes âgées (en particulier les hommes) sont fortement représentées dans cette catégorie.

Le *kodokushi* a créé un marché pour un nouveau type d'entreprise spécialisée dans le nettoyage des lieux après la découverte d'un corps. Kamesawa Noriyuki est le propriétaire d'une de ces entreprises, Kansai Clean Service (KCS), qui opère dans la région d'Ôsaka. Il a créé KCS en 2007 avec son frère et ils ont actuellement 33 employés. *"Il y a une vingtaine d'années, ma grand-mère est décédée chez mes parents. Elle a laissé derrière elle de nombreuses choses et nous avons essayé de faire le tri aussi vite que possible, mais nous tombions constamment sur de vieilles photos, les kimonos que ma grand-mère chérissait, des photos de mon père quand il était jeune, etc. et nous ne pouvions jamais faire le travail. Tout le monde était occupé par son travail quotidien et le dimanche, nettoyer la maison était la dernière chose que nous voulions faire",* se souvient-il. *"Au bout de six mois, nous n'avions toujours pas terminé et, à la fin, nous avons appelé un camion poubelle, mais voir tous ces souvenirs jetés à la poubelle était si triste. Je voulais que ces choses soient traitées avec plus de respect, pas seulement comme des déchets. C'est alors que mon frère et moi avons eu l'idée de proposer un tel service. Nous avons tout fait nous-mêmes, de la fabrication à la distribution de prospectus jusqu'à la création d'un site Internet. Les deux premières années, c'était difficile, mais ensuite nous avons commencé à recevoir de plus en plus de demandes."*

En effet, le marché des "nettoyages spéciaux" liés au *kodokushi* a connu un véritable essor ces dernières années. Ils vivent souvent loin de leurs enfants, qui sont de toute façon occupés par leur vie, et personne ne s'occupe d'eux. La COVID-19 a encore aggravé la situation. Bien qu'il n'y ait pas de définition légale ni de statistiques nationales concernant la mort solitaire, le bureau de l'inspecteur de la préfecture d'Ôsaka a recensé de manière indépendante les cas qui n'ont pas été retrouvés pendant plus de 4 jours après le décès et les a considérés comme *kodokushi*. En 2020, 1 314 personnes ont relevé de cette catégorisation à Ôsaka (une ville d'environ 2,75 millions d'habitants), soit une augmentation d'environ 10 % par rapport à l'année précédente. Un cas typique est celui d'un homme de 80 ans qui a été retrouvé chez lui à Hirakata, environ deux mois après sa mort. Il avait acheté un grand nombre de produits lorsque la pandémie a commencé à se propager et quittait rarement sa maison. Parmi les articles stockés, on a trouvé 30 sacs de papier toilette et 10 boîtes en carton contenant des aliments tels que des nouilles instantanées.

Des choses similaires se produisent un peu partout au Japon. En février, le gouvernement a nommé un ministre en charge de la Solitude dont le but est de renforcer le soutien à la consultation pour les personnes qui vivent seules. Auparavant, les responsables locaux de l'aide sociale s'étaient déjà concentrés sur la surveillance des personnes âgées. Cependant, depuis que la crise sanitaire s'est étendue dans tout le pays, leurs activités ont été sévèrement restreintes. La lutte contre les infections a réduit l'interaction avec les gens et a rendu difficile la tâche des agents sociaux locaux. En outre, selon une enquête du Comité national des étudiants, environ 20 % des 6 200 districts du pays ont interrompu les visites de porte-à-porte pendant plusieurs mois et environ la moitié des 3 300 centres de services de jour où les personnes âgées pouvaient passer la journée et se livrer à des activités ont été temporairement fermés. Même les contrôles à distance sont devenus difficiles, car de nombreuses personnes âgées ne répondent pas au téléphone, car elles se méfient des arnaques.

"Maintenant, les cas de mort solitaire incluent aussi des 'gens ordinaires'. Ce sont des personnes qui ont un travail, des amis et une bonne relation avec leur famille. Mais ils ont fini par mourir seuls à cause de la pandémie. De nombreuses personnes sont mortes pendant l'état d'urgence, et leurs familles et voisins ont retrouvé leurs corps après la levée de la mesure. Les demandes pour ce type d'emploi se sont multipliées au cours des deux ou trois dernières années. Auparavant, les journaux livrés qui s'empilaient dans la boîte aux lettres étaient un signe que quelque chose n'allait pas, mais récemment, de plus en plus de personnes ont annulé leurs abonnements, car elles préfèrent lire les nouvelles en ligne. Il est devenu courant de ne pas sortir ou de ne pas rencontrer de gens. Le temps passé à la maison a augmenté, et des services comme la vente par correspondance et la livraison à domicile

sont très populaires. Ils sont certes pratiques, mais je pense que la solitude s'accentue. Jusqu'à présent, les familles se réunissaient deux ou trois fois par an, par exemple pendant les fêtes de fin d'année et en août pour obon *(équivalent japonais de la Toussaint), mais depuis environ deux ans, beaucoup de personnes évitent ces rassemblements par peur d'être contaminées. C'est particulièrement vrai lorsqu'un ou plusieurs parents vivent dans les grandes villes et sont considérés comme 'dangereux'"*, note KAMESAWA Noriyuki.

Chez Kansai Clean Service, une journée de travail commence à 8 heures, lorsque tous les employés ont une réunion et que chaque tâche est attribuée. Une équipe typique se compose de quatre ou cinq personnes, mais les sites plus importants en requièrent jusqu'à sept ou huit. Les personnes en charge du nettoyage portent des masques et des vêtements de protection sur le site pour se protéger de l'odeur accablante, des fluides corporels et d'autres dangers pour la santé qui incluent désormais la COVID-19. Avant de sortir les meubles, ils pulvérisent des produits désinfectants dans toute la pièce pour prendre des mesures contre les virus.

Ensuite, les commodes et les armoires sont sorties et inspectées. Si des objets de valeur sont trouvés, ils sont remis à la famille de leur propriétaire. Une fois la maison vidée, tous les tatamis sont enlevés et tout l'endroit subit un nettoyage et une désinfection en profondeur, en prenant soin d'enlever toutes les taches et l'odeur affreuse qui reste encore dans les pièces jusqu'à ce que la maison soit remise dans son état d'origine.

"C'est un travail difficile, c'est sûr. Surtout quand il fait extrêmement chaud, comme cet été. La combinaison blanche que nous portons est faite de Tyvek et empêche les virus de pénétrer. Elle est généralement portée par les professionnels de la santé, mais elle n'est pas du tout respirante. On a l'impression d'être dans un sauna. Au cours d'une journée de travail, il m'arrive de perdre 2 ou 3 kg", confie KAMESAWA Noriyuki.

"Souvent, nous ne pouvons même pas allumer le climatiseur car l'odeur s'échappe et les voisins se plaignent. Nous devons donc travailler avec toutes les portes et fenêtres fermées. Il y a de nombreuses situations où nous ne pouvons même pas utiliser un ventilateur électrique. Lorsque quelqu'un meurt dans un immeuble, par exemple, les voisins deviennent nerveux. Évidemment, ils sont affectés par l'odeur et la nuisance que nous créons en nettoyant l'appartement, et en plus de cela, ils craignent que la valeur de leur propriété ne diminue. C'est particulièrement vrai dans le cas d'un suicide. En même temps, ce serait bien si les voisins étaient plus compréhensifs. Parfois, j'ai envie de leur dire qu'il pourrait s'agir d'eux un jour. On ne sait jamais", ajoute-t-il.

Nettoyer l'endroit où les gens sont morts en laissant derrière eux tous leurs biens signifie trier toutes sortes de choses (photos, lettres, souvenirs) et apprendre à les connaître. *"Peut-être souffraient-ils d'une sorte de maladie chronique et les effets secondaires des médicaments les rendaient dépressifs, ou bien ils se sentaient seuls et ne pouvaient pas faire face à leur situation. Nous trouvons des journaux intimes et des messages griffonnés sur des morceaux de papier qui en disent long sur leur état mental"*, explique le patron de KCS.

Le type de travail que font Kansai Clean Service et les entreprises similaires va souvent au-delà du nettoyage du désordre et comprend l'apaisement des âmes des défunts et de leurs proches. C'est pourquoi les nettoyeurs récitent généralement des prières pour réconforter les morts. KAMESAWA Noriyuki est allé plus loin et est devenu l'année dernière un prêtre bouddhiste. *"Lorsque nous arrivons sur le site, nous brûlons des bâtons d'encens, nous joignons les mains en signe de prière, puis nous entrons dans la maison. C'est quelque chose que toutes les sociétés font. Certaines personnes utilisent même du sel pour purifier le lieu. Comme le corps a déjà été enlevé, il ne s'agit pas d'un véritable enterrement, bien sûr"*, raconte-t-il. *"Lorsqu'une personne meurt, sa famille appelle généralement un temple et organise un service commémoratif. De nombreuses maisons au Japon possèdent même un petit autel où les ancêtres de la famille sont honorés. Le problème est que, parfois, le prêtre n'est pas facilement disponible. D'un autre côté, nous sommes déjà sur place et pouvons également vous aider à cet égard. Nous organisons une cérémonie le même jour que le nettoyage, ce qui leur évite de devoir chercher un temple et les soulage au moins d'une partie de leur fardeau. Nous le faisons gratuitement et ne recevons aucun argent pour ce service supplémentaire."*

"Une triste nouvelle soudaine peut faire peser un lourd fardeau sur la famille du défunt. De plus, le sentiment de culpabilité qui la traverse est assez commun. En fait, environ 80 % de mes clients se sentent coupables parce qu'ils pensent qu'ils n'ont pas fait assez pour rester en contact avec la personne décédée. En tant que membre de l'école bouddhiste Shingon, je récite des soutras pour calmer et réconforter certains clients", rapporte-t-il.




Kansai Clean Service


Kansai Clean Service

Le travail de nettoyage des maisons ou des appartements respecte des règles d'hygiène très strictes.

En dehors de la mort solitaire, on s'inquiète de plus en plus au Japon des *gomi yashiki* ou maisons poubelles, résultat d'un amoncellement compulsif. Ce phénomène peut entraîner des troubles du voisinage et causer de graves problèmes environnementaux, car les ordures de ces personnes débordent souvent de leurs maisons dans les rues. *"Cette question est aussi liée au vieillissement de la population japonaise, car près de la moitié des personnes qui vivent dans ces lieux ont 70 ans ou plus"*, rappelle KAMESAWA Noriyuki. *"Vingt-deux autres pour cent ont une soixantaine d'années, ce qui signifie que près de sept personnes concernées sur dix peuvent être définies comme des personnes âgées. La maladie, l'affaiblissement du corps et la démence rendent difficile le maintien de la propreté de la maison et peuvent la transformer en* gomi yashiki*."*

Une autre chose que ce phénomène a en commun avec la mort solitaire est que 57,1 % d'entre elles vivent seules. De plus, 23 % n'ont pas d'emploi régulier. *"Ces personnes ne sont pas douées pour jeter des choses en premier lieu, mais comme elles vivent seules, il n'y a personne qui peut contrôler leur comportement et les aider à garder la maison propre. Au final, leur compulsion à accumuler des objets transforme leur maison en une montagne de déchets"*, constate le fondateur de Kansai Clean Service.

Dans la plupart des cas, la situation devient incontrôlable et les voisins (ou, plus rarement, leur propriétaire, leur famille ou leurs amis) prennent contact avec la mairie parce qu'ils ne supportent pas l'odeur dégagée par les ordures et craignent la présence de parasites et de vermine. Cependant, certaines villes ne disposent toujours pas de réglementations pour faire face à ce problème. En l'absence de lois spécifiques, les autorités ne peuvent que mettre en garde les habitants et espérer que tout ira pour le mieux. Un problème supplémentaire est que les bureaux locaux sont divisés en sections verticales qui ne communiquent pas, ne partagent pas les informations sur les questions connexes ou ne travaillent pas ensemble pour résoudre un problème.

Par exemple, si les ordures se déversent dans les rues, le service de la voirie a le droit de les enlever et de nettoyer temporairement la rue. Cependant, ils n'ont aucune juridiction sur les ordures qui s'accumulent à l'intérieur de la maison et ne peuvent rien y faire. Au bout du compte, d'autres ordures apparaissent dans la rue, causant le même problème encore et encore. Dans ces circonstances, la seule façon pratique de s'attaquer au phénomène du *gomi yashiki* est de créer une ordonnance capable de traiter tous les aspects de la question.

Au Japon, tout travail lié à la mort est encore perçu négativement. Pourtant, KAMESAWA Noriyuki n'y voit aucun inconvénient. *"Ce n'est peut-être pas un travail agréable, mais quelqu'un doit nettoyer ces endroits et j'aborde toujours mon travail avec fierté. Même ma femme le comprend et m'apporte son soutien. Mes deux enfants, par contre, c'est une autre histoire. Ma fille aînée, en particulier, a 13 ans et, comme tous les collégiens, elle a un smartphone. Elle est constamment sur Instagram ou un autre réseau social et récemment, elle et ses amis ont fait des recherches sur Google pour trouver des informations sur eux-mêmes. Lorsqu'elle a cherché KAMESAWA, qui est un nom assez peu courant, elle a trouvé des vidéos de moi en train de nettoyer des poubelles. Mais lorsque ses amis lui ont demandé si cette personne était de sa famille, elle a menti en disant qu'elle ne la connaissait pas. Bien sûr, elle n'est qu'une enfant et je comprends pourquoi elle a fait cela. En même temps, j'étais un peu blessé et déçu"*, confie-t-il.

"Nous avons une chaîne YouTube où vous pouvez voir des vidéos sous-titrées en anglais. En lisant certains commentaires, j'ai réalisé que même à l'étranger, il existe des entreprises similaires à la mienne. Cependant, la plupart des personnes concernées n'ont pas de formation et font ce travail parce qu'elles ne peuvent pas en faire d'autres. Ils ne semblent pas avoir de respect pour les biens des gens. Au Japon, au contraire, nous sommes très fiers de ce que nous faisons. Ces objets peuvent ressembler à des déchets et finiront probablement à la poubelle, mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas les manipuler avec grand soin", affirme-t-il.

SAITÔ Masashige, professeur associé au département d'aide sociale de l'université Nihon Fukushi, estime que *"la solitude et l'isolement doivent être reconnus comme un problème social, et pas seulement comme un problème individuel. Nous devons améliorer le système de consultation et créer une communauté où les habitants peuvent s'entraider"*. KAMESAWA Noriyuki, quant à lui, a un message est très simple. *"La mort,* dit-il, *est inévitable pour tout le monde, mais cela ne signifie pas que nous devons mourir plus tôt que nécessaire. S'il vous plaît, ne pensez pas que vous pouvez vivre tout seul. Prenez contact avec votre famille une fois par semaine et faites-leur savoir que tout va bien."*

G. S.



Kansai Clean Service



Kansai Clean Service

Kansai Clean Service fait le travail que de nombreuses familles ne veulent plus faire.

ÉCRAN Le cri d'alarme de Hayakawa Chie

Avec *Plan 75* qui sort en salles le 7 septembre, la cinéaste pose la question de la gestion des personnes âgées.

Le gouvernement japonais vient de créer un nouveau programme social. Baptisé Plan 75, il permet aux personnes âgées de 75 ans et plus de choisir de mourir. C'est la prémisse du premier long métrage de la réalisatrice Hayakawa Chie, qui examine la valeur de la vie dans une société japonaise vieillissante.
Le personnage central du film est Kakutani Michi, incarnée par l'actrice chevronnée Baishô Chieko (voir *Zoom Japon* n°116, décembre 2021), une veuve de 78 ans sans enfant. Lorsqu'elle est licenciée de son lieu de travail en raison de son âge avancé et qu'elle est sur le point de perdre sa maison, elle décide que mourir est peut-être la meilleure solution à ses problèmes. Sélectionné dans la section Un certain regard du Festival de Cannes en 2022 et récompensé par la mention spéciale de la Caméra d'or, Le film *Plan 75* sort en salles le 7 septembre.

D'où vous est venue l'idée de ce film ?
Hayakawa Chie : Le film a été inspiré par le meurtre de plusieurs résidents d'une maison de soins pour personnes handicapées survenu dans la ville de Sagamihara en 2016 [19 personnes ont été poignardées à mort et 26 autres ont été blessées]. Le jeune homme qui a commis ce crime a affirmé que les personnes handicapées ne méritaient pas de vivre car elles étaient inutiles et constituaient un fardeau pour la société. J'ai été complètement choquée par cet incident. J'avais l'impression que la société devenait de plus en plus intolérante, en particulier envers les personnes socialement vulnérables. J'ai vécu plusieurs années aux Etats-Unis, et lorsque je suis retournée au Japon, en 2008, on parlait beaucoup de "responsabilité personnelle" *(jiko sekinin)*. En d'autres termes, beaucoup disaient que les gens devaient être autonomes au lieu d'importuner les autres, y compris les institutions publiques, avec des demandes d'aide. Auparavant, les Japonais étaient déjà jugés sur leur productivité et leur contribution à la société. Cet incident a précipité chez moi un sentiment de crise qui m'a motivé à faire ce film.

Vous êtes allée jusqu'à inclure cet événement au tout début du film.
H. C. : Oui, cela a été un casse-tête pour moi. Je craignais notamment que cela ne perturbe les personnes impliquées dans l'incident et celles affectées par celui-ci. Mais finalement, j'ai pensé que je devais en parler pour montrer que l'idée sous-jacente du Plan 75 imaginé pour le film était compatible avec la violence perpétrée dans cette affaire.

Lorsque vous avez tourné le film, la Covid-19 battait déjà son plein. La pandémie a-t-elle influencé votre approche de l'histoire ?
H. C. : La pandémie a eu une grande influence sur la réalisation du film. Par exemple, il y a eu des discussions sur la priorité à donner à certains groupes de patients par rapport à d'autres. Au début, les hôpitaux étaient submergés de patients et n'avaient pas assez d'équipements et de lits pour tout le monde. Il a donc été question de fournir d'abord des respirateurs aux jeunes. J'ai alors pensé que la réalité avait dépassé la fiction.

Plus que le vieillissement, je pense que votre film traite de l'intolérance sociale.
H. C. : C'est vrai. J'étais plus intéressé par le ressentiment des gens envers certains groupes. Bien sûr, je suis sûre que certaines personnes regardent le film et sont attirées par le sort de la protagoniste et de ses amis, mais je ne mettrais pas trop l'accent sur cet aspect de l'histoire.

Cependant, l'intolérance sociale peut prendre de nombreuses formes (par exemple, la discrimination envers les minorités raciales ou sexuelles). Pourquoi avez-vous choisi des personnes âgées ?
H. C. : Parce que tout le monde vieillit, et je pensais qu'il serait facile pour le public de s'identifier aux personnages. Beaucoup de gens ont une image négative du vieillissement. Les messages envoyés par le gouvernement et les médias, comme la pauvreté des personnes âgées, l'horreur de la démence et la mort solitaire (voir pp. 7-9), sont tous négatifs, et je voulais m'y opposer. En outre, même les jeunes peuvent s'identifier aux personnages, car ils sont inquiets pour l'avenir.

La protagoniste est une femme de 78 ans qui vit seule et survit grâce à un travail à temps partiel. Pourquoi avoir choisi ce type de personne ?
H. C. : Au Japon, de nombreuses femmes – en particulier celles de cette génération – sont mariées et restent au foyer à plein temps, et risquent davantage de tomber dans la pauvreté lorsqu'elles vieillissent et que leur mari décède. Le pourcentage des contrats précaires est plus élevé pour les femmes, et les salaires sont plus bas par rapport aux hommes. Le Japon est une société où le fossé entre les sexes est très net. J'étais donc consciente que la vie quotidienne



C'est Baishô Chieko qui interprète le rôle principal dans Plan 75 *en salles le 7 septembre.*



Pour gérer la question du vieillissement, un plan permet aux plus de 75 ans de choisir de mourir.

était relativement plus dure pour les femmes. Cependant, je ne voulais pas dépeindre Michi comme misérable. Elle est peut-être âgée et se sent parfois seule, mais elle a des amis. Elle est encore active, fière et profite de la vie. Trop souvent, les femmes âgées qui apparaissent dans les films et les séries télévisées ne se voient offrir que des rôles fades, comme celui de la "gentille grand-mère", et leur personnalité ne ressort pas. En dessinant cette dame de 78 ans comme un être humain, j'ai voulu lui donner une personnalité plus complexe afin que les spectateurs sympathisent avec elle et se mettent à sa place.
Une autre raison du choix d'une personne sans liens familiaux est que la présence d'enfants ou d'autres parents proches aurait introduit une tout autre série de conflits familiaux, mais je ne voulais pas transformer l'histoire en un drame humain. Je voulais dépeindre la partie inhumaine du système lui-même, et pour ce faire, je devais me débarrasser de ces éléments supplémentaires.

Lorsque vous vous êtes préparée à tourner ce film, vous avez parlé avec plusieurs femmes. Quelle a été leur réaction lorsque vous leur avez parlé de votre histoire ?
H. C. : J'ai parlé à une quinzaine de personnes, principalement des femmes âgées de 60 à 80 ans, en leur demandant quel genre de vie elles avaient mené jusqu'à présent et ce qu'elles pensaient d'une politique hypothétique appelée Plan 75. J'ai été très surprise de voir que la plupart des gens disaient qu'il serait bon d'avoir un tel système. Ils ont dit qu'ils ne voulaient pas déranger les autres, y compris leurs enfants. L'idée de *meiwaku* (ennui, gêne, problème) est très importante au Japon. Nous, Japonais, sommes élevés dans l'idée que nous ne devons pas déranger les autres. C'est un beau concept en soi. Cependant, s'il est poussé trop loin, il devient difficile pour les gens de demander de l'aide.
Lorsque j'étais en Amérique, je me concentrais sur moi-même et sur ce que je voulais faire, mais après mon retour au Japon, j'ai dû réapprendre à "lire dans l'air" *(kûki o yomu),* comme on dit ici, c'est-à-dire à lire dans l'esprit des gens et à agir selon certaines règles non écrites. J'ai ressenti quelque chose comme une pression invisible pour vivre sans perturber l'harmonie sociale. Si vous ne vous conformez pas ou si vous devenez une nuisance, vous êtes rapidement ostracisé. Même une idée apparemment bonne comme le *meiwaku* peut se transformer en intolérance sociale.

Votre film met également en scène quelques jeunes personnages. Quel rôle jouent-ils dans l'histoire ?
H. C. : Les deux personnages principaux sont un employé de la mairie qui travaille au guichet des demandes du Plan 75 et une employée du centre d'appels qui effectue un travail d'assistance pour les demandeurs. Au début, ils sont perçus comme ayant une attitude passive vis-à-vis de leur travail. Ils ne font qu'exécuter les ordres qu'ils reçoivent de leurs supérieurs. Je trouve que leur attitude est propre à de nombreux Japonais, et pas seulement aux jeunes. Trop de gens ici font passer les règles en premier et cessent de penser par eux-mêmes, et même s'ils ne sont pas d'accord avec quelque chose, ils ne savent pas comment exprimer leur opposition. Mais il arrive un moment dans le film où ces deux personnages s'impliquent personnellement et où leur attitude change. Je voulais les dessiner comme des personnes qui commencent à penser avec leur propre esprit et à agir en fonction de leurs sentiments. En ce sens, leur nouvelle prise de conscience pourrait représenter un message d'espoir.

C'est certainement un sujet lourd et pourtant vous avez réussi à en faire un film apaisé. Pourquoi avez-vous choisi de l'aborder de cette manière ?
H. C. : Parce que je ne voulais pas être trop donneuse de leçons. Lorsque j'ai décidé de faire ce film, j'étais motivée par mon ressentiment à l'égard de cette société, mais je ne voulais pas que ma colère soit si évidente. Si vous ne cessez de crier que ce n'est pas bien ou que nous devrions faire quelque chose de cette façon, cela devient fatigant au bout d'un moment et, au final, cela ne transmet pas ce qui est vraiment important. Je voulais que le public se fasse sa propre opinion et qu'il imagine où l'histoire allait. Certains spectateurs, par exemple, peuvent penser que la fin est plutôt sombre et s'inquiéter de la façon dont la protagoniste va vivre à partir de maintenant, tandis que d'autres y voient une fin pleine d'espoir et de possibilités.

Ce film est une coproduction entre la France, les Philippines, le Qatar et le Japon. J'ai entendu dire qu'il était particulièrement difficile d'obtenir le soutien financier de producteurs japonais. Est-ce parce que les Japonais ont peur de produire des œuvres non commerciales ?
H. C. : Beaucoup de gens pensent qu'il y a un risque élevé à soutenir une histoire originale (c'est-à-dire pas un scénario adapté d'un manga populaire ou d'une série télévisée) réalisée par une jeune réalisatrice qui n'a pas d'expérience. Cette attitude contraste avec celle de certains pays étrangers où le fait d'être un nouveau réalisateur est considéré comme un avantage. En France, par exemple, les nouveaux jeunes réalisateurs peuvent obtenir une subvention de l'Etat. C'est peut-être parce que les nouveaux réalisateurs sont les bienvenus dans les festivals de cinéma ou parce que ces pays sont disposés à élever les nouveaux venus. Malheureusement, de nombreuses sociétés cinématographiques japonaises ne partagent pas ce point de vue. C'est pourquoi je me considère très chanceuse d'avoir trouvé une société japonaise qui a cru en moi et encouragé mes efforts. La productrice MIZUNO Eiko a été la meilleure partenaire pour ce travail car elle a créé les conditions pour que je puisse réaliser le film que j'avais en tête.

Mizuno Eiko : Le budget moyen pour une histoire originale portée par un nouveau réalisateur japonais est d'environ 30 millions de yens (217 000 euros). C'est un budget extrêmement faible, et beaucoup de nouveaux venus doivent se contenter d'encore moins. Cependant, cette fois, j'ai pensé que le travail de Hayakawa Chie méritait un budget plus élevé afin que la qualité de son travail n'en souffre pas. C'est pourquoi nous avons sollicité des investissements non seulement au Japon, mais aussi à l'étranger.

Lorsque vous réalisez un film comme *Plan 75*, à quoi faites-vous plus attention ? Qu'est-ce que vous vous efforcez de mettre en avant ?
Hayakawa Chie : Lorsqu'il s'agit de réaliser, au lieu de m'en tenir à l'image que j'ai imaginée au départ et d'essayer d'en rester aussi proche que possible, je veux en faire une collaboration avec les acteurs et l'équipe avec qui je travaille, et tirer le meilleur parti de leurs capacités. Dès le début, j'essaie d'avoir l'esprit ouvert aux différentes possibilités que différents acteurs peuvent apporter à un personnage. J'accepte et même salue cette souplesse d'approche.
Le plaisir de regarder un film est que je peux imaginer ce que cette personne pense et ce qu'elle ressent. Si les personnages expliquent en détail ce qu'ils ont en tête, c'est ennuyeux. Par conséquent, dans les films que je fais, je veux laisser autant de place que possible à l'imagination. Je pense que c'est le vrai plaisir de faire un film. De même, lorsque nous sommes sur le plateau, il est important que les acteurs se sentent en sécurité et aient l'esprit tranquille. Cela fait également partie de mon travail.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Avec son film Plan 75*, Hayakawa Chie examine la valeur de la vie dans une société vieillissante.*

Il est évident que des personnes différentes vont réagir à un film de manière différente. Avez-vous remarqué des différences entre le public de Cannes et celui des cinémas japonais ?
H. C. : En France, on m'a dit qu'en regardant le film, beaucoup de gens ont pensé à leurs parents ou à leurs grands-parents et ont eu envie de les appeler immédiatement après avoir quitté la salle. Leurs premières pensées allaient aux personnes qui leur étaient proches. Au Japon, en revanche, de nombreux spectateurs se sont reconnus dans la protagoniste et ont commencé à penser à eux-mêmes et à leur avenir. Ils ont même été un peu inquiets à ce sujet.

J'ai également entendu dire que si le système décrit dans le film était introduit en France, il y aurait des manifestations et un énorme mouvement d'opposition. En revanche, beaucoup de gens au Japon semblent d'accord pour mettre en place un tel programme.
H. C. : Cela dépend en partie de la manière dont on présente le système à l'opinion publique. Dans le film, par exemple, le Plan 75 est présenté comme convivial, pratique et facile à utiliser. On pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte de violence douce de la part de l'Etat. De nos jours, au Japon, les mots sont remplacés et certaines expressions sont manipulées. Par exemple, l'expression "100 millions de personnes dans une société active" donne l'impression que tout le monde va être heureux et en bonne santé. Mais pour moi, cela signifie en fait que le pays ne va pas vous aider, et que vous devrez continuer à travailler même lorsque vous serez vieux. De la même manière, l'Etat donne une tournure positive au plan 75 en disant qu'il donne aux personnes âgées le droit de décider quand elles veulent mourir. Le problème est qu'une fois le programme mis en place, les gens succombent facilement à la pression sociale, surtout au Japon.

La fin de votre film reste en quelque sorte ouverte.
H. C. : Comme je l'ai dit, je voulais donner au public la liberté d'imaginer ce qui allait suivre. Je pense que l'important est qu'à la fin, si vous voulez vraiment vivre, vous avez toujours cette option, même si les circonstances sont difficiles. Concrètement, vous pouvez vivre même sans maison ou sans emploi, grâce aux aides sociales. Il existe des moyens, et des organisations qui aident ces personnes, il suffit de demander. Mais certaines personnes ne sont pas au courant, et même si elles le savent, elles n'ont peut-être pas l'énergie pour vivre. C'est pourquoi je trouve la fin assez encourageante. En fin de compte, la seule façon de résister à un système inhumain est d'affirmer notre propre humanité.

Propos recueillis par G. S.

REPORTAGE **Shishijima résiste encore**

La petite île de la mer Intérieure est l'illustration du vieillissement accéléré du pays et de ses conséquences.

Ils ne sont plus que 19 habitants à vivre sur Shishijima, une petite île de la mer Intérieure située à 30 minutes environ du port de Miyanoshita, au nord-ouest de Shikoku. Leur moyenne d'âge dépasse les 80 ans, mais pour rien au monde ils ne quitteront leur île. Comme dans d'autres zones rurales du Japon où la population est vieillissante, il n'y a plus de commerce à Shishijima et beaucoup d'habitations sont vides depuis que leurs occupants sont décédés ou partis. Ses deux cimetières, une particularité de l'île, témoignent de sa lente déliquescence. Le traditionnel, qui donne lieu aux rituels et qui se trouve derrière les habitations à flanc de colline avec ses tombes en pierre, est envahi par les mauvaises herbes. Le second, à l'entrée du village, est composé de petits autels colorés en forme de maison. C'est là que l'on rendait visite aux défunts. Ils appartenaient à ce système de double sépulture (*ryôbosei*) en vigueur dans quelques rares lieux au Japon. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux sont effondrés, ce qui en dit long sur la dégradation générale des lieux.

Cela ne signifie pas pour autant que les derniers habitants soient malheureux d'y vivre. Bien au contraire et le sourire de TAKASHIMA Takako, 88 ans, suffit à vous en convaincre. *"Je suis bien ici. J'ai mon champ de fleurs, mon terrain où je cultive mes légumes et j'ai la mer tout autour de moi"*, lance-t-elle, en désignant ce qui est le dernier morceau de terre cultivé de l'île que l'on aperçoit depuis le bateau qui la dessert trois fois par jour. Si elle vit en bas de la colline, près du port, Takako passe une grande partie de son temps au sommet de la colline qui domine Shishijima. Elle y a fait bâtir une petite maison où elle accueille quelques curieux qui font encore le voyage pour découvrir son vaste champ fleuri dont les couleurs vives contrastent avec le vert foncé de la forêt qui a repris ses droits sur le reste de l'île. *"Ça n'a pas toujours été comme cela"*, raconte-t-elle. Même s'il n'y a jamais eu beaucoup d'habitants à Shishijima, l'île était en partie cultivée et le reste de la population était composé de pêcheurs. Takako exerçait ce métier avant d'y renoncer en raison de son âge. Dans le petit port, les bateaux de pêche sont d'ailleurs à l'abandon. *"Aujourd'hui, je ne mange plus que des légumes. C'est un comble quand on est entouré par la mer"*, regrette-t-elle.

Pour avoir une petite idée de ce à quoi l'île ressemblait il y a encore 30 ans, il suffit de regarder l'antépénultième volet de la série *Otoko wa tsurai yo (C'est dur d'être un homme)* réalisé par YAMADA Yôji actuellement présentée à la Maison de la culture du Japon à Paris (MCJP). Intitulé *Torajirô no endan* [*La proposition de mariage*, programmé le 7 janvier 2023 à la MCJP], il a été en partie tourné à Shishijima. Sur les images, sa partie occidentale est en cultures alors qu'aujourd'hui, il ne reste plus que le champ de Takako pour montrer qu'il y a encore un peu de vie. Sur la jetée, un panneau en bois délabré indique que le célèbre personnage, Tora-san, y a passé quelque temps. *"J'y ai fait une petite apparition"*, se souvient Takako. *"Je jouais mon propre rôle. Celui d'une pêcheuse que Mitsuo, le neveu de Tora-san, aidait dans son travail"*.


Le camphrier de 1200 ans et son sanctuaire.

Gabriel Bernard pour Zoom Japon

Dans son film de 1993, YAMADA s'interrogeait déjà sur les effets du vieillissement dans les petites communautés rurales comme celle de Shishijima. Il y avait répondu en y amenant un jeune, Mitsuo alors en rupture de ban, qui rendait service aux uns et aux autres déjà âgés. Aujourd'hui, pas une seule personne de moins de 50 ans à l'horizon. Si Takako et les autres habitants de l'île peuvent continuer à y rester, ils le doivent à la présence deux fois par semaine d'une infirmière qui vient de Takuma, la ville dont dépendent le port de Miyanoshita et Shishijima. Elle suit leur santé bien sûr, mais elle remplit bien d'autres tâches. *"Je les dépanne quand ils ont un souci technique comme pour faire fonctionner leur portable"*, dit-elle en souriant. Chaque mardi et vendredi, elle passe la matinée à Shishijima, dans un local à proximité de chez Takako. Elle rend visite à ceux qui ne peuvent pas se déplacer et observe l'évolution de l'île qui tente tant bien que mal de survivre au passage du temps.

La notoriété du film de YAMADA Yôji a permis d'amener quelques visiteurs curieux de découvrir

les lieux où le fameux acteur ATSUMI Kiyoshi a tourné. Takako conserve chez elle quelques souvenirs du tournage. Sur ses *fusuma* (portes pleines), les protagonistes du film et son réalisateur ont laissé des petits textes et leurs autographes. *"Ce sont mes trésors"*, confie Takako. *"Ils me rappellent une époque qui est révolue. Je voudrais tant la revivre."*

En se promenant dans le village, on comprend vite que le futur de Shishijima n'est pas radieux. Néanmoins, ses habitants ne baissent pas les bras. Ils essaient d'attirer l'attention des touristes. La principale attraction de l'île est son grand camphrier de 1 200 ans qui se trouve de l'autre côté de la colline. La majesté de l'arbre est impressionnante et passer quelques minutes à ses côtés offre un certain réconfort tout comme les magnifiques points de vue sur la mer Intérieure dont l'île est pourvue. La bonne humeur de Takako, toujours prête à vous raconter des histoires ou à vous offrir un thé, contribue aussi à maintenir un semblant de vie sur l'île.

La création de Kusukusu, un lieu de repos, sur le port peut favoriser aussi le retour de touristes, mais ce qu'il faudrait avant tout, c'est que des personnes plus jeunes viennent s'installer durablement sur l'île pour s'assurer qu'elle ne devienne pas au cours des deux prochaines décennies une île peuplée de tombes à l'abandon. Il y a bien encore une ou deux personnes qui viennent entretenir un jardin familial, mais elles ne vivent plus à Shishijima. *"Pas question que je parte"*, commence à dire Takako quand son téléphone portable sonne. *"Ah c'est toi ? Figure-toi que je suis en train de parler avec un Français..."*, lance-t-elle à son interlocuteur. Après avoir raccroché, elle raconte qu'elle parlait avec son fils qui vit à Kyûshû et qui l'appelle tous les jours. Mais ce qui manque le plus, c'est la présence d'êtres humains. Les mannequins installés sur le port ne les compensent pas. *"Je suis bien contente que vous soyez venu"*, dit-elle en insistant pour m'accompagner jusqu'au ferry.

GABRIEL BERNARD



Gabriel Bernard pour Zoom Japon

A 88 ans, TAKASHIMA Takako, toujours bon pied bon œil, cultive son vaste champ de fleurs qui domine l'île.





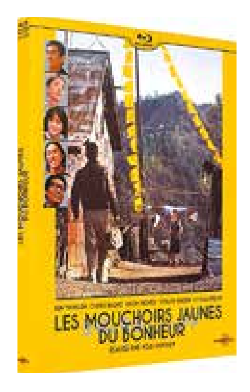




Gabriel Bernard pour Zoom Japon

Les deux cimetières de l'île, les bateaux abandonnés et les mannequins témoignent de son inexorable déclin.

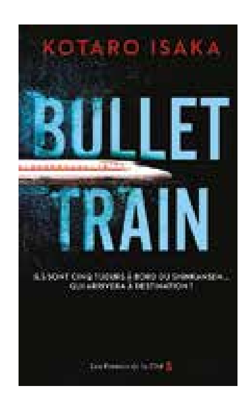
CINÉMA Sortez vos mouchoirs jaunes



Quand un taulard libéré de prison rencontre un couple de jeunes paumés sur les routes de Hokkaidô, vous obtenez l'un des films les plus célèbres des 50 dernières années au Japon. Sous la direction de YAMADA Yôji, TAKAKURA Ken en homme indécis désireux de retrouver son épouse offre une de ses meilleures prestations dans ce road-movie tourné au cœur d'une des plus belles régions du Japon.

Les Mouchoirs jaunes du bonheur (Shiawase no kiiroi hankachi) de YAMADA Yôji, avec TAKAKURA Ken, MOMOI Kaori, BAISHÔ Chieko, Carlotta, 20 €.

POLAR Suspense à grande vitesse

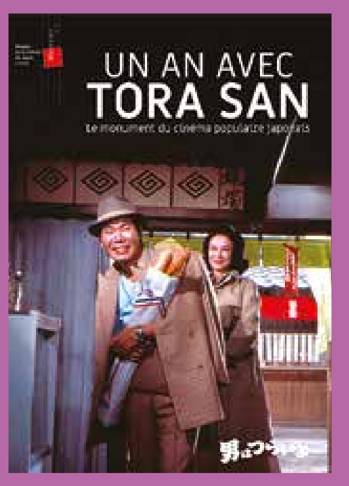


Récompensé, en 2012, par le prix Zoom Japon pour *La Prière d'Audubon* (ed. Philippe Picquier), ISAKA Kôtarô s'est imposé comme l'un des grands auteurs de polars. Avec *Bullet Train* dont on regrette qu'il soit traduit de l'anglais, il montre une nouvelle fois sa capacité à développer des personnages hauts en couleurs et à créer un rythme qui plonge le lecteur dans une passionnante aventure à plus de 200 km/h à bord d'un Shinkansen en direction du nord.

Bullet Train, d'ISAKA Kôtarô, trad. de l'anglais par Céline Cruickhanks, Les Presses de la cité, 22 €.

CINÉMA Six mois de plus avec Tora-san

Après le succès de la première partie de la rétrospective consacrée à Tora-san (voir *Zoom Japon* n°116, décembre 2021), le personnage le plus populaire du cinéma japonais, la Maison de la culture du Japon à Paris (MCJP) reprend à compter du 10 septembre les projections de la série *Otoko wa tsurai yo (C'est dur d'être un homme)*. Les habitués déjà nombreux seront sans doute au rendez-vous pour retrouver le célèbre camelot dans ses aventures amoureuses toujours compliquées et pour plonger dans la découverte d'un Japon dont seul le cinéaste YAMADA Yôji a le secret. La rétrospective se prolongera jusqu'au mois de mars 2023, permettant ainsi de revoir les premiers épisodes et de découvrir une sélection des meilleurs d'entre eux.



Maison de la culture du Japon à Paris, 101 bis quai Branly 75015 Paris. www.mcjp.fr

NIHONGOTHÈQUE

BAKURO

Le Japon aura vécu un bouleversement politique. A l'issue des élections sénatoriales, alors que le pays était sous le choc de l'assassinat de l'ancien Premier ministre ABE Shinzô, est apparu un nouveau type d'élu à la Chambre haute. Il s'agit d'un homme qui a fait sa campagne uniquement sur Internet, notamment via YouTube, depuis Dubai. Son engagement public est de faire 47 *bakuro*, de mettre en cause des célébrités et des hommes politiques. Composé des *kanji baku* désignant la violence et *ro* qui signifie « dévoilé », *bakuro* veut dire « révéler », le YouTuber étant prêt à le faire « sans pitié » et autant de fois qu'il y a de préfectures au Japon. Il ne cache pas son propre passé sombre et, selon lui, s'il remet les pieds dans l'Archipel, il risque d'être arrêté ou chassé par des nervis. *Bakuro* en ligne constitue son seul moyen de survie et, sa chaîne YouTube a enregistré plus d'un million de followers en deux mois. Cet homme de 50 ans a gagné des voix grâce à sa franchise et à ses discours grossiers, mais « faciles », en pointant du doigt ses « ennemis » définis comme le mal social. Ça me rappelle la victoire de Trump lors de la présidentielle de 2016 aux Etats-Unis. Pourtant, ils ont été tous les deux élus démocratiquement et, au Japon, aucune loi ne peut empêcher ce YouTuber de représenter le pays. Au milieu de cette polémique, le gouvernement KISHIDA a annoncé l'organisation de *kokusô*, des obsèques nationales, pour ABE alors que, depuis 1967, aucun homme politique n'y a eu droit. Parce que la mort de celui-ci a été plus dramatique que celle des autres ? Ironiquement, cette tragédie a fait un effet de *bakuro* sur la relation étroite entre son parti, le PLD, et la secte Moon. Actuellement, une pétition en faveur d'une commutation des charges à l'encontre du tueur est en cours, car il est considéré comme une victime des croyances de sa mère qui a sacrifié toute la fortune familiale à la secte coréenne. Qu'est-ce qui arrive à mon pays ?

KOGA RITSUKO



Ritsuko Koga pour Zoom Japon

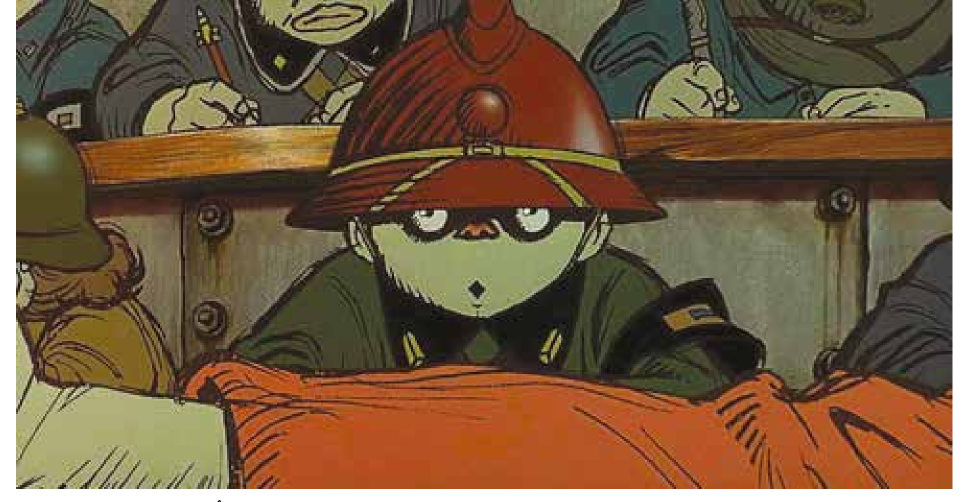
CINÉMA *Memories* toujours d'actualité

Sorti il y a près de 30 ans, le film composé de trois courts-métrages n'a pas pris une ride.

Ôtomo Katsuhiro est entré dans le Panthéon de l'animation grâce à l'adaptation de son manga *Akira* en 1988. Comme souvent, on a l'habitude de ne conserver en mémoire qu'une seule œuvre pour qualifier le travail d'un artiste et bien sûr dans le cas d'Ôtomo, c'est ce premier film qui est mis en avant au point de négliger tout ce qu'il a pu réaliser par la suite. Il est vrai que le niveau de qualité atteint par cette œuvre est tel qu'il est difficile de regarder ses autres réalisations sans les trouver fades et moins abouties.

Mais cela est faire injure au génie de ce dessinateur qui a produit d'autres chefs-d'œuvre parmi lesquels *Memories* sorti initialement en 1995. Les plus tatillons diront que ce film composé de trois courts-métrages n'a pas été entièrement réalisé par Ôtomo Katsuhiro puisqu'il n'en a dirigé qu'un seul, *Cannon Fodder,* les deux autres, *Magnetic Rose* et *Stink Bomb* ayant été respectivement confiés à Morimoto Kôji et Okamura Tensai. Reste qu'il a écrit le scénario de chacun d'entre eux et a bénéficié de la complicité du grand Kon Satoshi pour le scénario de *Magnetic Rose* qui ouvre le bal. Celui-ci raconte comment le Corona, un vaisseau spatial en bout de course, rencontre des difficultés alors que l'équipage enquête sur un signal de détresse envoyé par un énorme vaisseau en décomposition. Le deuxième, *Stink Bomb,* suit un malheureux qui tente de soigner son rhume, sans se rendre compte que le médicament qu'il a pris provoque un désastre aux proportions épiques. Enfin, le film se termine par *Cannon Fodder* réalisé par Ôtomo, dans lequel il décrit un monde où toute la population se consacre, dès la naissance, au tir de canons gigantesques contre un ennemi invisible. Le seul problème est de savoir quand les tirs s'arrêtent.

Bien que *Memories* soit sorti en 1995, il n'a pas pris une ride, tout comme *Akira* aurait pu sortir hier et semblerait encore frais. La direction artistique est tout simplement stupéfiante, avec un niveau de détail incroyable dans chaque histoire. Alors que *Stink Bomb* est le plus proche de l'univers typique d'Ôtomo, *Magnetic Rose* et sa dimension de science-fiction sont particulièrement impressionnants dans leurs détails. La contribution de Kon Satoshi n'est pas étrangère à ce résultat qui d'emblée emporte le spectateur dans l'histoire très stylisée d'une chanteuse d'opéra, Eva, et de sa principale fixation : sa vie antérieure avec Carlo, un ténor célèbre avec lequel elle a connu une renommée mondiale. Il s'agit, bien sûr, d'un cadre anachronique : le “passé” est présenté en termes victoriens, presque steampunk, avec des hologrammes, de vastes espaces de vie, la décadence, des chérubins robotisés et des interactions ridicules et exagérées. Mais il est également tourné vers un futur tout aussi anachronique, rempli d'énormes vaisseaux spatiaux de fortune, de cigarettes et d'une maison de style années 1950 dans laquelle vit apparemment la famille de Heintz, l'un des protagonistes. Le monde d'Eva n'est pas non plus très clair : il y a des références à Tôkyô, par exemple, mais ses propres souvenirs se transforment en un cimetière cosmique en forme de rose qui n'est clairement pas la Terre, avec des références contradictoires dans les souvenirs eux-mêmes. L'univers “victorien” décrit n'est qu'une représentation de l'image qu'on s'en fait habituellement, puisque Carlo appartient au XXe siècle, et les festivals d'opéra dans la capitale japonaise impliquent un monde moderne et diversifié. Au fond, c'est ce mélange de plusieurs époques et la nostalgie



Avec Cannon Fodder, Ôtomo Katsuhiro offre une œuvre qui résonne avec l'absurdité de notre époque.

qu'on en retire qui nous portent.

Stink Bomb, réalisé par Okamura Tensai, relève plus du gag que d'une histoire fouillée. Le court métrage suit Tanaka Nobuo, un technicien de laboratoire de bas niveau. Un jour, il ingère un médicament expérimental qui le transforme en bombe chimique ambulante. Il laisse échapper un gaz odorant qui laisse sur le carreau ceux qui le respirent. Nobuo se réveille après une sieste, trouve ses collègues inconscients et ne fait pas le lien entre le gaz et ce qui s'est passé. Avec le temps, il devient évident que Nobuo est la source du problème. Les militaires tentent de le tuer sans y parvenir. Pourtant, il n'arrive pas à faire le lien entre son propre comportement et la contagion. Il est simplement troublé par le complot visant à le tuer. Cela rappelle un peu le premier *Godzilla* (1954) de Honda Ishirô, mais dans une dimension satirique où Ôtomo dénonce la dépendance inutile des Japonais à l'égard des Américains. Un sujet toujours d'actualité.

De loin, cependant, c'est *Cannon Fodder* écrit et réalisé par Ôtomo Katsuhiro qui se distingue sur le plan artistique. Les personnages s'accordent parfaitement à l'univers urbain pesant et sale à la Moebius dans lequel ils évoluent comme des robots. En cette période de guerre en Ukraine, le court-métrage qui clôt *Memories* résonne d'autant mieux qu'il s'en dégage une atmosphère morne propre aux images reçues des villes ukrainiennes bombardées par l'artillerie russe. A la différence d'un Miyazaki Hayao qui a aussi abordé ce thème dans des séquences plus enlevées, Ôtomo a choisi d'insister sur l'absurdité de la situation dans une superbe petite scène à la fin du film, où le garçon demande à son père contre qui ils se battent, et le père répond simplement qu'il comprendra quand il sera plus grand. Cet échange montre non seulement que l'adulte n'a pas la curiosité de se poser la question, mais aussi que son fils, qui promettra de faire mieux que son père en tant que tireur, a lui aussi accepté cette destinée.

Gabriel Bernard

KATSUHIRO OTOMO presents
MEMORIES
24 Août au cinéma
animoscope ADN Libération

SAISON Kakigôri : Très frais devant !

Spécialité estivale, ce bol de glace pilée recouvert de divers ingrédients s'impose désormais n'importe quand.

Le *kakigôri* (glace pilée), incontournable de l'été japonais connaît un succès en dehors de ses frontières depuis quelques années (voir *Zoom Japon* n°102, juillet 2020). Cette mode a fait naître des variantes dans chaque pays où il s'est importé, comme à Taïwan ou en Corée. Aujourd'hui, on le retrouve même à Paris, dans des lieux tels que chez Tomo, Toraya, Ogata, ou encore à Hexagone Café.
Pendant ce temps au Japon, il continue à connaître sa propre évolution. Selon les statistiques réalisées par l'entreprise Line research, ce sont les adolescents les plus fervents amateurs de ce dessert pourtant millénaire (Sei Shônagon en parlait déjà dans ses *Notes de chevet*). Mais, tandis que les adultes apprécient les goûts traditionnels comme *ujikintoki* (saveur matcha et haricots rouges) ou *azuki rennyû* (haricots rouges et lait condensé), les jeunes n'hésitent pas à se laisser tenter par des goûts nouveaux comme la mangue, la pomme verte ou encore l'ananas, des saveurs apparues tout récemment.
Alors, quelles sont les dernières tendances au Japon ? Une chose est sûre, c'est que cette spécialité à l'origine estivale fait aujourd'hui partie des desserts servis toute l'année. Et si c'était jadis une douceur préparée à la maison ou achetée à la plage à un prix dérisoire, aujourd'hui il est des lieux qui proposent des versions plus raffinées. Non seulement il n'est plus rare de voir des *kakigôri* bio, avec des sirops faits maison à partir de vrais fruits, mais on voit également apparaître les *kakigôri* nature (*tennen*), dont les glaces se sont formées dans des citernes ou dans des lacs naturels pendant l'hiver, puis conservées dans des *himuro* (chambre à glace), caractérisées par la pureté de leur goût et leur transparence. Au début du XXe siècle, une centaine de chambres à glace existaient au Japon, mais seulement six subsistent encore aujourd'hui.
Dans les palaces, les *kakigôri* "de luxe" pullulent. La star de cette année est celui monté sur un melon coupé en deux. Ceux qui connaissent les prix des fruits au Japon peuvent aisément supposer que la facture est salée pour cette douceur composée principalement d'eau… de 27 euros jusqu'à 55 euros !
Mais cela ne veut pas dire pour autant que les Japonais ont abandonné la confection du *kakigôri* chez eux. Les machines à piler la glace sont toujours en vente, on peut se les procurer très facilement, il y a l'embarras du choix : manuelle et électrique, pour une variété de textures, facile à manipuler pour les enfants ou pour les professionnels…) à tous les prix (de 25 à 300 euros).
Parmi les *kakigôri* les plus originaux, on peut voir le *kakigôri* à la "Mont Blanc" avec de la crème de marrons, celui au sirop de thé noir japonais, ou à la panna cotta au lait du coco, au lait aux amandes et à la liqueur amaretto… Pierre Hermé avait déjà réalisé en 2018 un "*kakigôri* Isphahan", à la saveur rose et litchi. Tout est possible avec le *kakigôri*. La simplicité et les possibilités infinies de ses déclinaisons avec ce côté ludique seraient le secret de son succès. À l'heure où la canicule frappe de plus en plus dans tout l'Hexagone, le *kakigôri* a toutes les chances de s'installer durablement dans nos habitudes estivales.

Sekiguchi Ryôko


DR

Le kakigôri *permet des multitudes de combinaisons pour tous les goûts.*

LA RECETTE DE HARUYO

Toridango to Manganji tôgarashi no sûpu
(Bouillon de poulet au piment de Manganji)



PRÉPARATION

01 - Couper les piments et les poivrons en morceaux.
02 - Couper l'oignon et le hacher au robot.



03 - Incorporer le sel et le gingembre.
04 - Ajouter le poulet haché et bien mélanger.
05 - Dans une casserole, disposer les piments et les poivrons, ajouter environ un litre d'eau.
06 - Porter à ébullition et ajouter le mélange 04 en forme de grosses boulettes.
07 - Laisser cuire pendant 10 minutes environ.
08 - Servir puis parsemer de grains de sésame.

On peut remplacer le piment de Manganji et le poivron par du navet, du radis daikon, de la carotte, etc.
Le fait de préparer la farce à l'aide d'un robot rend les boulettes plus moelleuses.

INGREDIENTS (pour 4 personnes)

- 5 piments doux de Manganji
- 2 petits poivrons
- 600 g de cuisse de poulet hachée
- 1 oignon
- 1 cuillère à soupe de gingembre haché
- 1 cuillère et demie à café de sel
- 2 cuillères à soupe de bouillon *dashi* en poudre
- 1 cuillère à soupe de sauce soja
- 1 cuillère à soupe de graines de sésame



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La colline Amagashi offre une vue plongeante sur Asuka, la région où Shôtoku Taishi a vécu.

Dans les pas du prince Shôtoku

Berceau du royaume de Yamato, lointain parent du Japon, Asuka reste imprégnée par le célèbre personnage.

Parmi les personnages historiques anciens, celui que les Japonais citeront à coup sûr est Shôtoku Taishi. A la fois homme d'Etat et homme de culture, il a laissé une profonde empreinte dans l'histoire du Japon au point d'avoir figuré sur les anciens billets de 10 000 yens. Notre homme, dont on célèbre en 2022 le 1400e anniversaire de sa disparition, est intimement lié à une région, celle de Nara. Lorsqu'on interroge des Japonais sur celui qui s'est d'abord appelé prince Umayado, la plupart d'entre eux récitent ce qu'ils ont appris à l'école ou bien lu dans de nombreux récits le concernant. En 593, quand l'impératrice Suiko monte sur le trône, son neveu devient prince héritier et régent. En 601, il construit un palais à Ikaruga, au nord-est d'Asuka où se trouvait la capitale impériale, et s'y installe quatre ans plus tard. A l'ouest du palais, il érige le temple Ikaruga, qui deviendra le Hôryû-ji. Ce fervent bouddhiste a commenté divers textes fondamentaux de cette religion, ce qui explique pourquoi de nombreux lieux religieux sont associés à lui dans cette partie du Japon. Sur le plan politique, on lui doit d'avoir établi un ordre hiérarchique au sein de l'administration d'Etat, favorisant la promotion au mérite, et surtout d'avoir promulgué une Constitution fondée sur l'harmonie et la place centrale de l'empereur.

Même si les historiens estiment qu'il faut faire preuve de circonspection à l'égard de toutes les réalisations que le *Nihon shoki* (Chroniques du Japon) rédigé un siècle après son décès lui attribue, force est de constater que Shôtoku Taishi reste une figure incontournable dans cette région qui fut le berceau du royaume de Yamato dont le fonctionnement s'inspirait du modèle chinois. Il est intéressant de rappeler que Shôtoku Taishi dépêcha des émissaires auprès de la dynastie chinoise des Sui, afin de promouvoir

l'intégration de leur culture au Japon. Pour saisir l'importance de cette figure incontournable, nous vous invitons à un petit tour de la région où il a vécu et laissé une empreinte indélébile. Tout commence à la modeste gare d'Asuka sur la ligne Yoshino de la compagnie Kintetsu où l'on peut louer un vélo, moyen le plus commode pour partir à la découverte de l'endroit où est né le prince Umayado au printemps 593. Il faut compter une petite demi-heure pour atteindre Tachibana-dera, dont la légende dit qu'il a été fondé par le prince Shôtoku lui-même, pour rappeler qu'il était né en ce lieu. Le principal objet de culte est une statue qui le représenterait à l'âge de 35 ans sans oublier celle de son cheval préféré Kurokoma. Chaque année, au printemps et en automne, des fans de Shôtoku venus de tout le pays s'y réunissent pour venir admirer le rouleau illustré qui raconte sa vie et qui y est exposé à cette occasion.

A l'ouest du temple Tachibana, on peut admirer les monts Katsuragi et Kongô avant de prendre la direction de l'Asuka-dera connu aussi sous le nom de Hôkô-ji. On y trouve un bronze du Bouddha assis Shakyamuni, la plus ancienne statue bouddhiste du Japon, dont la patine du temps ne manque pas de nous interpeller surtout lorsqu'on apprend que le prince l'aurait eu entre les mains. L'impression de remonter le temps se fait davantage ressentir après la petite montée qui mène au sommet de la colline Amagashi qui offre un point de vue unique sur Asuka. On peut tout à fait imaginer que Shôtoku Taishi y venait régulièrement pour admirer le royaume sur lequel il a eu tant d'influence. Il faut d'ailleurs moins de 5 minutes pour atteindre le Mukuhara-dera où se situait le palais Toyura. C'est là que le prince exerça sa régence. Autant dire que le visiteur, pour peu qu'il connaisse un peu le personnage ou du moins la légende l'entourant, a l'impression de plonger au cœur de l'histoire la plus ancienne du pays bien qu'une bonne partie des décisions politiques attribuées au prince ne relèvent sans doute pas de lui


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Bronze de Kurokoma, le cheval préféré de Shôtoku Taishi au temple Tachibana.


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Présenté au temple Asuka, le Bouddha assis Shakyamuni est la plus ancienne statue bouddhiste du Japon.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

C'est au Hôryû-ji qu'a pris naissance le culte du prince Shôtoku, réincarnation du Boddhisattva Kannon.

directement. Shôtoku semble d'ailleurs considéré la politique avec une certaine distance si l'on se fie à sa célèbre déclaration, *"ce monde est vide et faux ; seul Bouddha est réel",* qui témoigne non seulement de sa frustration en politique mais aussi de son adhésion à la religion bouddhiste dont il fut, rappelons-le, l'un des promoteurs.

On dit qu'il a rédigé les commentaires de trois importants soutras bouddhistes connus au Japon sous le nom de *Sangyô gisho.* Le premier se concentre sur la monarchie politique, le second est le fondement de l'école Tendai et le dernier souligne l'importance des bouddhistes laïcs. Ainsi, la combinaison de ces trois soutras constitue une tentative de solidifier l'autorité politique dans la gouvernance du bouddhisme, ce qui permet de comprendre pourquoi le prince est intimement et durablement lié à de nombreux sites religieux ici et dans d'autres parties du pays.

Le premier d'entre eux est le Hôryû-ji que l'on atteint en 20 minutes à pied au départ de la gare Hôryûji sur la ligne JR Yamatoji, en traversant une zone résidentielle. C'est là, et dans le temple Shitennô-ji à Ôsaka, que le culte du prince Shôtoku, réincarnation du Boddhisattva Kannon, a pris naissance puisque le nom "Shôtoku" utilisé pour le désigner après sa mort est le fruit de cette déification. Plusieurs historiens estiment qu'il aurait commencé immédiatement après sa disparition. La sculpture en bronze de la triade de Shaka, exposée dans le Kondô du Hôryû-ji, et la broderie *Tenjukoku shûchô mandara,* présente au Chûgû-ji, qui portent toutes deux une inscription, en seraient la preuve. D'autres soutiennent qu'il a débuté



ZOOM Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133
Fax: +33 (0)1 4700 4428

Soutenez-nous, abonnez-vous !

28 € / an
Envoi de10 numéros en France.
Pas de publication en janvier et en aout.
Abonnement en ligne : zoomjapon.info

Responsable de la publication :
Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Ont participé à ce numéro :
ODAIRA Namihei
Gabriel Bernard
KOGA Ritsuko
Eric Rechsteiner
Gianni Simone
SEKIGUCHI Ryôko
MAEDA Haruyo
TAKACHI Yoshiyuki
KASHIO Gaku
TANIGUCHI Takako
MASUKO Miho
ETORI Shoko
Marie-Amélie Pringuey
Marie Varéon (maquette)

pendant les règnes des empereurs Tenji (668-672) et Tenmu (673-686), lorsque les souvenirs et les récits du prince Umayado ont commencé à être compilés dans le *Nihon shoki.* Outre le Kondô, la pagode à cinq étages et la porte centrale sont d'origine et sont considérées comme les constructions en bois les plus anciennes du monde. Il n'est pas étonnant que ce "trésor national" ait été le premier site japonais inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1993. Si le prince Shôtoku a été responsable de son édification en 607, c'est l'empereur Yômei qui avait voulu le bâtir pour y installer une statue de Bouddha dans le but de guérir de sa maladie. Celle-ci l'emporte avant qu'il puisse réaliser son vœu, mais le prince l'exauce. A proximité, se trouvait le palais d'Ikaruga où vivait l'impératrice. Le complexe est vaste et une visite complète peut prendre deux à trois heures. En sortant par la grande porte de l'est (Tôdaimon), vous pouvez rejoindre le Chûgû-ji érigé par l'impératrice Anahobe no Hashihito, la mère de Shôtoku. Ce temple est le plus ancien couvent du pays et possède une magnifique statue de Bodhisattva en position du demi-lotus. Remontant à l'époque d'Asuka, son sourire énigmatique suscite la curiosité des visiteurs.

La zone qui entoure Hôryû-ji est propice à une belle promenade qui peut, elle aussi, être faite à vélo. Des bicyclettes sont à louer au centre d'information Hôryû-ji. Ceux que la petite reine rebute peuvent marcher ou bien emprunter un bus qui les emmènera dans les autres endroits liés à l'illustre personnage. La balade en plein air est évidemment le meilleur moyen de plonger dans l'histoire puisque le promeneur suit le chemin qu'a dû parcourir le prince. Le Hôki-ji vaut le détour car sa pagode à trois étages, la plus ancienne du Japon, se fond parfaitement dans le paysage et offre à l'amateur de photographies le loisir de réaliser de magnifiques clichés souvenirs. A l'ouest du temple Hôki, le Hôrin-ji possède lui aussi une pagode à trois étages. Il aurait été fondé par le prince Yamashiro, fils de Shôtoku, pour obtenir la guérison de son père malade. On peut y admirer plusieurs statues bouddhiques classées au patrimoine japonais comme "biens culturels importants". Et si vous avez la chance de vous y rendre le 15 avril, vous aurez la chance de voir la statue de Myôken, Bodhisattva de l'Etoile polaire, et le Mandala du plafond étoilé qui en temps ordinaire ne sont pas accessibles. Avant de reprendre le train, on peut faire une courte halte à l'Ikaruga-jinja qui se trouve au sud du Hôrin-ji. Ce sanctuaire avait pour vocation de protéger le nord-est du temple Hôryû. En octobre, s'y tient un festival haut en couleur qui vaut le déplacement.

Dernière étape de cette plongée dans l'histoire du prince le plus célèbre du Japon, l'ascension du mont Myôjin dont le sommet offre une magnifique vue sur la région d'Asuka à Ikaruga. On embrasse ainsi tout le territoire sur lequel Shôtoku Taishi a régné et construit sa réputation. On dit que le palais qu'il occupait à Asuka a été déplacé à Ikaruga dans le but de profiter du fleuve Yamato qui descendait vers la mer, permettant à ses ambassadeurs de se rendre en Corée et en Chine. Car il ne faut pas oublier que la plupart des constructions de cette époque, en particulier les premiers bâtiments du Hôryû-ji, ont été réalisées par des artisans originaires du continent. Si après cela, vous hésitez encore à faire un crochet par Asuka, songez que le prince Shôtoku est celui qui aurait utilisé pour la première fois le terme "Nihon", qui désigne le pays du Soleil-levant en japonais, dans une lettre adressée justement à l'empereur de Chine Yangdi de la dynastie de Sui. *"L'empereur du pays où le soleil se lève envoie une lettre à l'empereur du pays où le soleil se couche",* lui aurait-il écrit. Le Chinois n'aurait pas apprécié que le prince utilise cette formule qui donnait à son pays une impression de supériorité sur la Chine dont le nom "Zhongguo" signifie le "pays du milieu", autrement dit celui auquel les autres doivent se rallier. On peut voir dans cet épisode le début des relations compliquées entre les Japonais et les Chinois, les premiers refusant d'être tributaires des seconds.

Situés à Ôsaka, en particulier l'Eifuku-ji qui abrite le mausolée du prince Shôtoku et qui honore l'empereur Yômei et l'impératrice Anahobe no Hashihito, ou encore dans la préfecture de Shiga, au nord de Nara, avec le Kannonshô-ji ou encore le sanctuaire shintoïste Aga connu aussi sous le nom de Tarôbôgû, d'autres sites témoignent de l'immense empreinte laissée par ce personnage historique.

Tout en s'appuyant sur les enseignements et les connaissances venus de Chine et de Corée, Shôtoku Taishi a permis à son pays de se doter de trésors architecturaux que l'on peut encore admirer aujourd'hui. Il est tellement rare de nos jours de pouvoir contempler 1 400 ans d'histoire qu'une petite virée dans cette partie du Japon mérite d'être prise en considération lorsque vous commencerez à élaborer votre prochain séjour dans l'Archipel.

Odaira Namihei



Sculpture en bois du prince Shôtoku à l'Asuka-dera.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ZOOM ANNONCES

événements

• **TAIKO : journée portes ouvertes** ateliers gratuits le 11 septembre
www.tsunagari-taiko-center.com/

• **Let's Play Paris,** le nouveau rendez-vous pop culture pour les fans de mangas, de jeux vidéo ou encore de cosplay. Parc des Princes (Paris), les 24 et 25 septembre 2022.
https://www.letsplayparis.com/

cours

• **Ecole AAA** propose cours de japonais, de coréen et de chinois en septembre. Infos sur aaa-paris.com

• **Ateliers DESSIN-MANGA**
Réalise ton propre manga ! Stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toulousesakeclub.com

emplois

Cours / Formation / Stage Imoto Seitai à Paris :
une méthode japonaise de soin, et des exercices d'ajustement postural appelés "taisô", pour apprendre à devenir acteur de sa santé. Fréquence : 2 samedis par mois / 1 samedi par mois pour les personnes vivant hors de la région parisienne. Cours dirigés par Olivier Lahalle, qui a étudié 6 ans le seitaï à Tokyo. Retrouvez toutes les informations sur www.imoto-seitai.fr.
Contact : 06 33 48 86 30.
Livres du professeur IMOTO aux éditions Trédaniel : **"La Méthode Seitai"**, et **"Rhume et Fièvre au Bénéfice de la Santé - le Seitai"**



KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2eme arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, Izakaya, cuisine chinoise à la japonaise, takoyaki, etc...).
Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : **des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers**. Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé. Envoyez votre CV à recrutement.kyujin.paris@gmail.com



Cabinet d'avocats en droit des affaires à Paris - conseils et accompagnements des chefs d'entreprises et ressortissants japonais en France

Expertises :
- Droit des sociétés
- Baux commerciaux
- Contentieux des affaires / négociations / transactions
- Arbitrage international
- Entreprises en difficulté

Les associés du cabinet sont également membres fondateurs de l'AAJ (Association des Avocats Japonophiles)

8, rue de l'Arcade
75008 Paris
+33 (0)1 42 65 55 04
contact@komon-avocats.fr
www.komon-avocats.fr

Club Zoom
Cadeau du mois

Livre illustré ***Balade Zen Rituels et traditins*** de Anne Terral et Michèle Adaoust. 15,5 x 20,5 cm.
editions-akinome.com



Participation au tirage au sort :
Envoyez par mail (club@zoomjapon.info) votre numéro d'abonné et la réponse à la question suivante :
Quel budget prévoyez-vous pour un billet A/R pour le Japon ?

Tous les nouveaux abonnés peuvent participer.



#zoomjapon **En ligne**
Actualités, En directe du Japon, jeux concours, etc
https://www.zoomjapon.info
Nouveau numéro, archives, boutique, abonnement, etc
courrier@zoomjapon.info



& Sylvain Huet
Saké Samouraï
présentent

8ème édition
D'un terroir à l'autre

1—3 octobre 2022

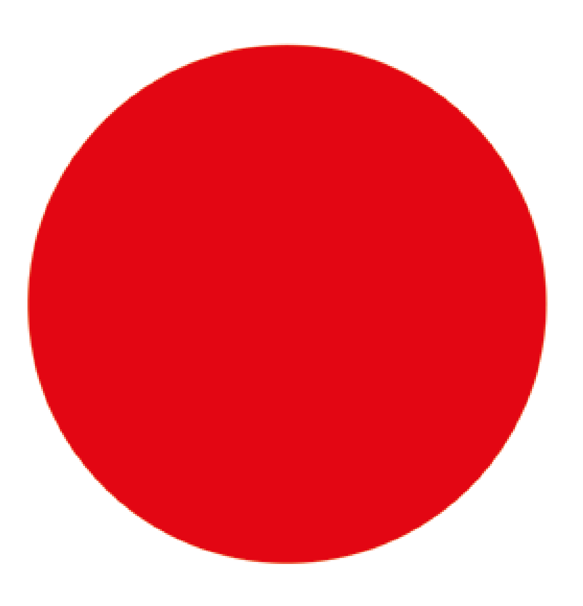
LE SALON EUROPÉEN DU SAKÉ ET DES BOISSONS JAPONAISES

SAMEDI 1er OCTOBRE	10:00	-	19:00
DIMANCHE 2 OCTOBRE	10:00	-	19:00

PROFESSIONNELS ET GRAND PUBLIC

LUNDI 3 OCTOBRE	10:00	-	18:00

RÉSERVÉ AUX PROFESSIONNELS



SALON DU SAKÉ 2022

NEW CAP Event Center
1-13 Quai de Grenelle, 75015 Paris
Ⓜ Bir-Hakeim
RER C Champs de Mars Tour Eiffel

OUVERT À TOUS. PRIX PUBLIC : **25€**

Des centaines de sakés, *shochu*, whiskies, vins, *umeshu*, bières, thés et autres boissons japonaises à déguster. Conférences, ateliers, master-classes, tables rondes.

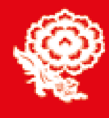
www.salon-du-sake.fr

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION



















NHK WORLD-JAPAN

NHK Drama Showcase

TEEN REGIME

Idéalisme + Intelligence Artificielle = Utopie ?

Imaginez un Japon où c'est une intelligence artificielle (IA) qui choisit le nouveau dirigeant du pays.
Son choix s'est porté sur un garçon de 17 ans qui va gérer une équipe composée d'autres jeunes.
Sur un scénario original de Yoshida Reiko, créatrice de nombreuses séries animées à succès,
Utopi-AI propose une vision audacieuse du futur.

[Une série en cinq épisodes]

Ep. 3 : dim. 04/09

Ep. 4 : dim. 11/09

Ep. 5 : dim. 18/09

Revoir les épisodes déjà diffusés

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264



